

s'anéantissent et qu'un voile sombre vient draper la créature toute entière.

C'est alors que je songe à notre pauvre humanité, aux petites gens des hommes, aux vanités du monde.

Non loin se trouve un tertre couvert de gazon. A ses pieds coule un frais ruisseau. C'est là que je vais reposer mes pauvres jambes fatiguées et rafraîchir ma pensée au souvenir du passé.

J'aime ce frais gazon ; j'aime cette touffe d'arbres. La nuit, quand la lune éclaire, je les vois se refléter à mes pieds, dans l'onde du ruisseau. L'eau coule, limpide et pure, mais le paysage reste toujours là.

C'est l'image du souvenir.

Nous nous acheminons ; les années se succèdent, les êtres aimés disparaissent à leur tour de la scène,—seul le souvenir reste.

Souvenir de ce que nous avons été et de ce que nous avons fait, regrets de nos folies, saintes joies de nos heures de bonheur, tristesse des mauvais jours ! On pense à tout cela quand l'hiver a jeté sur nos têtes ses blancs frimas.

Que resterait-il au vieillard si on lui prenait le souvenir du passé ? C'est son trésor ; n'allons pas le lui dérober.

* * *

Ce soir-là je me rendais comme d'habitude à mon nid de prédilection. J'allais me reposer sur le gazon du tertre, entendre le murmure du ruisseau. A mon âge on a le goût des plaisirs modestes. Quand on a bu à toutes les coupes, c'est encore la nature qui console le mieux des illusions envolées.

Je ne sais trop quelle impression j'éprouvais, mais il y avait de la joie en moi. Je suis souvent triste, plutôt rêveur que triste. Les pensées graves m'assiègent tout le temps, je n'ai été ni plus malheureux, ni plus heureux que la plupart des hommes ; je pourrais même être assez satisfait de mon lot, mais la tournure de mon esprit me présente sans cesse le côté sérieux de la vie. J'entends mes voisins dire entre eux : " Il n'a jamais goûté le bonheur ; c'est pour cela qu'il est si triste."

Je ne suis pas triste : l'apparence n'est pas la réalité. Je crois la vie assez sérieuse pour qu'on ne la termine pas avec un éclat de rire. Je plains ces hommes qui s'en vont éparpillant leur exubérante jeunesse ; je déplore ces folies qui vous poussent joyeusement aux portes du tombeau, sans avoir joui du présent, sans avoir songé à l'avenir. Le monde est plein de ces insensés qui brûlent la vie et qui, en mourant, ont le sourire sur les lèvres ; ils posent pour la mort comme l'athlète antique vaincu sur l'arène. On dit que c'est là un indice des mœurs de